

C'est une région où s'étendent à perte de vue des champs de betteraves et de pommes de terre. On y élève aussi, par milliers, des porcs. Sur des kilomètres, ce sont des paysages plats dont le morne horizon est parfois haché d'un clocher autour duquel se terrent quelques maisons sans âme, une boulangerie et vingt croix dans un champ bosselé. Par-ci par-là, une bourgade avec son beffroi. La dentelle noire des façades gothiques parle de marchands, de corporations, de guildes et d'industries d'autrefois. Sur les Grand'Places bordées d'estaminets, les pavés semblent encore résonner de sabots et de carrioles tandis que les balcons des Maisons Communales attendent, sous l'oriflamme locale, le discours d'un notable ventru.

Curieusement, et sans doute parce qu'il est intrinsèquement conçu pour la grisaille, la pluie et la bourrasque, ce paysage est encore plus ingrat par beau temps. Dans un élan de vie qui ressemble à une poussée d'acné, sa laideur explose au printemps sous une lumière acide à laquelle son épiderme blafard n'est manifestement pas préparé. Seul l'été confère, lorsqu'il daigne s'installer plus de quelques jours, une note allègre à cette contrée qui voit alors ses habitants, rendus fous par le soleil,

se promener à moitié nus et boire encore plus que de coutume.

De loin en loin se dresse une ferme – ou plutôt, une « exploitation agricole ». De fermes, en effet, ces énormes bâtisses n'ont que le nom. Ce sont les habitations des propriétaires terriens, de véritables dynasties qui se partagent la région à coups de centaines d'hectares. Plantées au milieu des terres, ces demeures ruissellent littéralement d'argent. Ce ne sont que stucs, chromes, marbres et dorures, jardins tirés au cordeau où se prélassent une statue de plâtre, cuisines rutilantes équipées de matériel haut de gamme et, sur les commodes en faux rustique, photos de premières communions ou de mariages dignes du Festival de Cannes. Il faut cependant se méfier des apparences : il n'est pas rare que l'un des exploitants, secrètement ruiné, parte dans son gros 4 x 4 se tirer discrètement une balle dans la tête. Qu'à cela ne tienne, le reste de la famille éponge les dettes, reprend la terre, et on n'en parle plus jamais.

C'est là que Jan était né.

Et peut-être était-ce ce paysage désolant, ce paysage pathétique et même carrément sinistre, qui avait posé, du bout d'un pinceau trempé dans la boue, cette touche de tristesse qui donnait aux prunelles marron de Jan une douceur si poignante.

I

Ça s'installe doucement. Trompette bouchée, on joue sur du velours. Longs espaces entre les phrases, accords hypnotiques, boucles planantes. Ça paraît simple mais c'est un savant contrepoint, beaucoup de notes en suspension. Fragilité, sensibilité, son feutré à fleur de peau. La fin de chaque morceau ressemble à un soupir.

Comment avait-il fait ?

Comment avait-il fait pour traverser la vie (l'horrible vie, avec ses pièges, ses coups bas, ses mensonges et ses désillusions), comment avait-il fait pour la traverser en conservant intacte cette incroyable gentillesse ? La vie qui salit, qui tord, qui abîme et détruit tout jusqu'à l'effondrement final – oui, me disais-je en regardant Jan, comment l'avait-il traversée avec pour seule arme cette profonde, totale, absurde gentillesse ? Tout avait glissé sur lui sans l'abîmer, gouttes d'acide sur du verre.

Du verre il avait l'abord limpide et l'impudique transparence : on lisait dans son âme avec une facilité qui étonnait. Quoi, c'était tout ? Et quoi, rien de plus ?

Au début j'avais pensé qu'il trichait. La saloperie allait

bien finir par affleurer un jour ou l'autre, l'égout par déborder, vague nauséabonde qui me donnerait raison. Ce serait donc ça. Les détritrus. La pourriture. Comme tout le monde. Alors je serais à la fois déçue à crever et bassement rassurée, justifiée dans ma haine du genre humain.

Et puis non. Rien.

Rien ?

Rien !

J'avais patienté.

Attendu.

Parfois, je l'avais même provoqué. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Lancé une méchanceté, piqué là où ça fait mal. Ah je savais m'y prendre, choisir le mot qui blesse, viser pile au point sensible. Pour ça on pouvait me faire confiance, j'avais le talent du mal. De toute façon c'était facile, il ne se défendait pas. Pas d'armure, pas de masque, pas l'ombre d'une ruse. Il me regardait stupéfait, avec dans les yeux l'incompréhension d'un animal qu'on frappe, et j'avais honte.

Alors j'avais arrêté mes manigances.

Un bras replié sous la nuque, les yeux mi-clos, je laissais mon regard filtrer entre mes cils tandis qu'il se déshabillait et que je poursuivais mes réflexions. Ce n'était pas la gentillesse visqueuse des faibles, sûrement pas. Ni la gentillesse forcée des moches. Pas non plus la gentillesse condescendante des puissants. C'était une autre chose,

que je ne connaissais pas, que je ne comprenais pas, que je n'avais jamais vue. Un genre de pureté d'enfant. Un truc d'extraterrestre.

Mais d'où tu sors, je lui lançais parfois. Tu n'es pas au courant que le monde, c'est de la merde? Qu'il faut se battre tout le temps? Que les méchants gagnent toujours? Personne ne t'a informé que ça finit toujours mal?

Il se contentait de sourire et de hausser les épaules.

Une fois de plus, mes yeux glissaient sur la longue silhouette. D'aussi loin que je me rappelle, j'ai su lire les corps masculins. Un talent comme un autre, qui m'a fait gagner pas mal de temps. Les corps des hommes, je connais leur langage secret. Les signes qu'ils camouflent sous les vêtements mais qui plus sûrement qu'un aveu trahissent l'âme : la goinfrerie ou l'avarice, l'ambition ou la résignation, le courage ou la lâcheté, la maladie, la fatigue, l'ennui, la peur, le désir. Un homme nu c'est comme un arbre : quelle lumière a orienté sa croissance? Contre quels vents, quels orages a-t-il lutté? Quel climat, quel terrain ont nourri ou affamé, tordu, entravé ou favorisé le développement de ses membres? Si le visage peut tricher (et encore, plus à partir d'un certain âge), le corps ne ment jamais. La nudité d'un homme est un livre ouvert sur sa vie, et je souris toujours en pensant à l'attention extravagante qu'ils portent à leur bite. Une bite ça parle bien sûr, et pas qu'un peu ; mais tellement moins que le reste.

Et pourtant, le corps de Jan me parlait une langue nouvelle. Contrastant avec une musculature forte et sèche, des épaules et des hanches bizarrement étroites donnaient à son maintien un genre de fragilité surprenante ; c'était dans ce grand corps quelque chose de timide, de vulnérable, quelque chose de craintif et de contraint qui m'avait immédiatement touchée. Comme si en dépit de sa puissance il était toujours prêt à s'enfuir, à s'esquiver, à se glisser entre deux portes. Tout aussi frappante était une souplesse complètement inattendue à son âge – il venait de fêter soixante ans – qui lui permettait d'adopter dans les gestes courants les positions les plus incongrues. S'asseoir en tailleur, poser une jambe sur le couvercle de son piano, se plier en deux pour lacer une chaussure, mouvements qu'il effectuait avec une vivacité qu'on n'attendait pas d'un sexagénaire. Ça parlait d'enfance, de jeu, de jaillissement. Comme son sexe d'ailleurs, petit jonc lisse et doux qui se dressait, mince et ferme lorsqu'il bandait, rose et courbé comme la tige d'une fleur juste éclore.

Joyeux. C'est ça, pensai-je tandis que Jan s'allongeait à mes côtés. Cet homme est *joyeux*. Mais pourquoi ? De quoi ? De quoi peut-il bien se réjouir dans ce monde ?

Jan vint se coller contre moi et caler sa tête au creux de mon cou. Sa barbe picotait ma joue ; je m'appuyai sur un coude pour déposer un baiser sur la mince épaule de l'homme et éteignis la lumière. En quelques minutes, je

le savais, la respiration de Jan deviendrait légère et régulière, signalant l'endormissement. J'avais toujours jaloué cette faculté, privilège exorbitant de ceux qui ne connaissent pas la malédiction de l'insomnie. Combien de fois, le ventre noué par l'angoisse, pressée contre son dos, n'avais-je pas tenté de régler mon souffle sur ce rythme serein, sans parvenir à trouver le sommeil.

Je gardai longtemps les yeux ouverts dans le noir.